

Architectonique : du Physique au Psychique

Naoum Daher

Institut FEMTO-ST, Université Marie et Louis Pasteur, CNRS

Préambule

Cette étude est relative à l'approche architectonique, conceptualisée par Leibniz, en vue d'un dépassement de l'approche analytique initiée par Descartes, adoptée par Newton puis suivie par l'ensemble de la communauté scientifique. La formalisation physique et mathématique de cette conceptualisation leibnizienne n'a été formalisée que récemment, pour un meilleur fondement de la dynamique (colonne vertébrale de la physique, de par son lien direct aux principes de relativité et de conservation). La science dynamique a, en effet, subi récemment un changement radical de méthodologie passant de l'analytique à l'architectonique où les différentes démarches analytiques, limitées chacune à un point de vue, ont été approfondies, enrichies et métamorphosées, à travers un cadre de pensée « hors points de vue » et susceptible d'en engendrer une multitude dont les points de vue analytiques développés au cours de l'histoire scientifique. En particulier, le statut du sujet connaissant qui impose son point de vue sur la dynamique en introduisant le mouvement comme un être premier est transformé en profondeur.

Cet être déjà là, déjà constitué, à travers chaque point de vue analytique, être particulier, spécifié à l'avance, est appelé à disparaître en faveur d'une unité qui engendre collectivement les différents êtres (ou points de vue) au lieu de les imposer un à un. La démarche analytique invoque, certes, des raisons diverses et variées mais qui se révèlent non-nécessaires et donc insuffisantes pour un fondement solide de la pensée physique et plus généralement scientifique et épistémologique. Ainsi, l'architectonique, fondée sur le principe de raison suffisante, ne part plus de l'être, d'un sujet qui impose son point de vue, mais d'une unité dynamique, générative, fondatrice et formatrice de multiples êtres : elle n'explore plus un être, mais ce qui fait être.

La rupture est là : on passe d'un être, bien-identifié, à une multitude d'êtres qui émergent d'une unité architectonique arborescente, chaque être occupant désormais l'une des multiples branches de l'arbre architectonique. Ainsi, l'architectonique ne se contente pas de prolonger l'analytique : elle la déplace, elle la décentre, elle la reconfigure. Elle propose une pensée où l'être, dans sa diversité éparse, n'est plus l'origine mais le résultat ; il n'est plus la fondation mais une simple façade, où la vérité du sujet ne se trouve plus dans ce qu'il est mais dans ce qui l'engendre, le structure et le fait être. Dans cette nouvelle approche qui n'est pas à la portée de la démarche analytique, apparaît alors une dynamique structurante du sujet propre à l'architectonique qu'on transfère du physique à d'autres domaines, en particulier, au psychique, passant ainsi du psychanalytique au psycharchitectonique.

Remarque : Ce transfert inhabituel est propre à l'auteur, en quête d'un rapprochement entre les sciences exactes et les sciences humaines. D'ailleurs, au début de son cursus universitaire, il avait fait des études de physique et de psychologie, en parallèle, avant de se consacrer entièrement à la science et de recevoir une formation exigeante et rigoureuse au sein de l'école française de mathématiques et de mécanique théorique.

Comme l'architectonique physique, l'architectonique psychique (la psycharchitectonique) ne prend pas l'être pour fondement, mais cherche ce qui, en amont de l'être, en rend la venue possible : une unité première, non substantielle mais dynamique, dont les formes singulières

correspondent à des perspectives (ou points de vue) multiples. Le sujet n'y apparaît plus comme une entité première à interpréter, mais comme la configuration momentanée d'un mouvement plus profond, une forme vivante issue d'un processus de structuration qui le dépasse et le porte. Là où l'analyse interroge les déterminations de l'être, l'architectonique (ou supra-analyse) interroge **ce qui fait être** : la dynamique qui engendre la structure, la structure qui organise de multiples formes et les formes qui deviennent des sujets.

Cette psycharchitectonique, ne prolonge pas la psychanalyse : elle la décentre. Elle substitue à une ontologie de l'être une pensée de la genèse des êtres. C'est dans ce renversement que s'ouvre la possibilité d'une philosophie nouvelle du sujet, attentive à l'unité qui l'engendre et l'ordonne en l'installant à la juste place qui lui revient au sein de l'architectonique arborescente.

Si l'être n'est plus premier, alors le sujet cesse d'être une substance à décrire pour devenir un **processus à comprendre**. Il n'est plus l'origine de ses propres déterminations, mais l'un des modes d'existence selon lesquels une unité dynamique se configure en formes singulières. Cette perspective renverse l'économie traditionnelle de la subjectivité : ce n'est plus l'être qui fonde la structure, mais la structure qui fonde l'être ; ce n'est plus la forme qui résulte du sujet, mais le sujet qui résulte de la forme. Ainsi, la psycharchitectonique ne cherche pas à dévoiler un noyau intime ou un secret enfoui : elle s'attache à saisir la **logique de formation** qui précède toute intériorité, la dynamique structurante qui, en se déployant, produit les conditions mêmes de l'expérience subjective. Le sujet n'est alors ni un centre, ni un fondement, ni une identité ; il est une **perspective vivante**, une manière singulière pour l'unité originaire de se projeter, de se manifester, de se réfléchir et de se rendre visible dans une forme. Penser le sujet, dans cette optique, revient à penser la manière dont l'unité se diffracte, se module et s'ordonne en charpentes multiples, chacune porteuse d'une cohérence propre et d'une possibilité d'harmonie.

L'ambition d'étendre sa démarche supra-analytique (ou architectonique) à d'autres domaines que la science physique a conduit l'auteur à développer une nouvelle philosophie du sujet où la forme multiple, issue de l'architectonique, transforme radicalement la manière usuelle de comprendre le sujet qui n'est plus un donné mais une construction, une architecture en devenir. Par analogie à ce qui avait été développé à travers l'architectonique physique, preuves logiques, démonstrations mathématiques et adéquation aux mesures physiques à l'appui, le sujet (ou point de vue) n'est pas un centre fixe mais un nœud de relations, il n'est pas non plus un chaos à interpréter mais une forme à comprendre, une cohérence à restaurer, une harmonie à conquérir.

Note au lecteur : Les différents chapitres peuvent être lus indépendamment, bien qu'ils forment un ensemble cohérent.

Première partie

Vers une psychologie architectonique : Théorie, méthode et formes cliniques

1. *Les limites de la “newtonisation” des sciences humaines : Le cas de la psychologie*
2. *Supra-analyse et refondation de la psychologie*
3. *Philosophie sous-jacente à la psycharchitectonique*
4. *Développement théorique sur la notion de forme en clinique psycharchitectonique.*
5. *Description méthodologique de la posture du clinicien*
6. *Deux vignettes cliniques : la forme qui vacille et la forme trop cohérente*

1. Les limites de la “newtonisation” des sciences humaines Le cas de la psychologie

Nous allons montrer comment la démarche newtonienne a été transférée à la psychologie. En particulier, pourquoi la notion de *force* y a joué un rôle central, et ce que cela implique.

1. Ce que Newton a apporté : un modèle explicatif universel

La révolution newtonienne repose sur trois piliers :

- **Le déterminisme** : tout phénomène a une cause mesurable.
- **La mathématisation** : les lois de la nature s’expriment en équations.
- **La notion de force** : les phénomènes sont expliqués par des forces qui s’exercent entre des entités.

Ce modèle a été si puissant qu’il a servi de **paradigme** pour d’autres disciplines, bien au-delà de la physique.

2. La psychologie newtonienne : quand l’esprit devient un système de forces

Dès le XVIII^e siècle, les psychologues et philosophes ont tenté d’expliquer l’esprit **comme Newton expliquait la nature**.

A. L’associationnisme (Hume, Hartley, Mill)

Les idées s’attirent ou se repoussent comme des corps sous l’effet de forces. On parle alors de force d’association, force d’habitude et force d’attention.

B. La psychologie dynamique (Freud)

Freud reprend explicitement le vocabulaire newtonien : les pulsions sont des forces, les conflits psychiques sont des systèmes de forces opposées et les équilibre psychique correspondent à état résultant de la somme vectorielle des forces internes.

Freud parle même d’**économie psychique**, comme s’il s’agissait d’énergie mesurable.

C. La psychologie comportementale (Hull, Tolman)

Clark Hull, par exemple, formalise le comportement avec des équations inspirées de la mécanique : force du besoin, force de la consolidation et force de l’habitude.

Le comportement devient le résultat d’un **calcul de forces**.

3. Pourquoi cette transposition a eu lieu

Trois raisons majeures :

1. Le prestige de la physique newtonienne

Au XVIII^e et XIX^e siècle, la physique est le modèle de toute science. Pour être “scientifique”, une discipline doit imiter Newton.

2. Le désir de prédictibilité

Si les forces expliquent les mouvements des planètes, pourquoi ne pas expliquer les mouvements de l’esprit ?

3. La croyance dans un univers entièrement mécanisable

L’homme est alors vu comme une machine complexe, mais une machine tout de même.

4. Les limites de cette transposition

La psychologie newtonienne a permis des avancées, mais elle a aussi montré ses limites : elle réduit l’esprit à des mécanismes, elle ignore la subjectivité, elle ne rend pas compte de l’émergence et elle ne peut pas expliquer la créativité, la liberté ou la conscience.

C’est précisément ce que la supra-analyse critique en montrant que **toute perspective est limitée**, et qu’aucune ne peut prétendre à l’absolu.

5. Comment la supra-analyse relit cette histoire

La supra-analyse montre que : la démarche newtonienne est **une perspective parmi d’autres**, elle est puissante mais **non exhaustive**, elle repose sur une vision du réel **réductionniste** et elle ignore la dynamique d’auto-organisation qui produit les perspectives.

Dans la supra-analyse : les forces ne sont plus des entités fondamentales, elles deviennent des **perspectives émergentes** et issues d’une dynamique plus profonde (raison + plénitude + auto-organisation).

Autrement dit : **Newton n’a pas tort, mais il n’a pas tout dit.**

En résumé

La démarche newtonienne a été transférée à la psychologie parce que : elle offrait un modèle scientifique prestigieux, elle permettait de mathématiser l’esprit et elle donnait l’illusion d’une prédictibilité totale.

Mais elle réduit l’esprit à un système mécanique, elle ignore la pluralité des perspectives et elle ne peut pas rendre compte de l’émergence.

La supra-analyse permet de comprendre pourquoi cette transposition a eu lieu, ce qu’elle a apporté, et surtout **ce qu’elle laisse dans l’ombre.**

2. Supra-analyse et refondation de la psychologie

Ce que nous proposons n’est pas une simple amélioration de la psychologie existante : c’est une **refondation conceptuelle**, un changement de niveau ou une métamorphose, comparable à celle faisant passer de l’état de chenille à celui de papillon !

Pour s’en rendre compte, nous allons partir de l’héritage analytique de Newton à l’approche supra-analytique en passant par la psychanalyse de Freud, ce qui sera exposé en quatre

mouvements : (i) ce que la psychologie classique hérite de Newton, (ii) ce que la psychanalyse de Freud y ajoute, sans sortir toutefois du paradigme mécanique, (iii) ce que la supra-analyse change radicalement et (iv) ce que devient la psychologie dans un cadre supra-analytique

I. La psychologie classique : un héritage newtonien

La psychologie, dès le XVIII^e siècle, s'est construite sur un modèle **mécaniste** hérité de Newton.

1. L'esprit comme système de forces

On parle alors de forces d'association (Hume, Hartley), de forces d'habitude (James Mill) ainsi que de forces motivationnelles (Hull) ou encore de forces d'attention, d'attraction et de répulsion.

L'esprit est pensé comme un **système dynamique de forces**, exactement comme un système mécanique.

2. Le sujet newtonien

Le sujet est un objet parmi d'autres, soumis à des forces et explicable par des lois générales.

La psychologie devient ainsi une **physique de l'esprit**.

II. Freud : une mécanique des pulsions

Freud ne rompt pas avec Newton : il **transfère** la mécanique dans l'inconscient.

1. Les pulsions sont des forces vives ou des énergies

Freud parle de forces pulsionnelles, de conflits de forces, d'énergie libidinale ou encore d'économie psychique.

Le psychisme est un **système énergétique**.

2. Le sujet freudien

Le sujet est traversé par des forces inconscientes qui s'opposent, se compensent, se déplacent.

3. Limite du modèle

Freud reste dans un paradigme mécanique, conflictuel, déterministe, fondé sur des forces internes.

Il ne remet pas en question la structure explicative newtonienne.

III. Supra-analyse : l'esprit devient un système de perspectives

La supra-analyse change **le niveau d'analyse**. Elle ne remplace pas la force par une autre force : elle montre que la force **n'est qu'une perspective parmi d'autres**.

1. Le réel est perspectiviste, non mécanique

On montre que les forces ne sont pas fondamentales, elles émergent d'une dynamique plus profonde, régie par deux principes métaphysiques qui présentent une dimension éthique : l'un négatif, l'autre positif : le principe de **raison suffisante** interdit tout autoritarisme qui impose sa perspective alors qu'une infinité a droit à l'existence et c'est le principe de **plénitude ontologique** qui actualise ce perspectivisme infini.

Remarque : En science physique, la détermination de l'infinité de perspectives s'obtient par des itérations successives, à travers des lois d'échelles multiples, qui conduisent, certes, à une infinité de

perspectives mais seules quelques unes se révèlent basiques et harmonieuses (possédant des propriétés singulières, remarquables et opérationnelles), utilisables en pratique. Les autres ne sont que des combinaisons plus ou moins compliquées des perspectives de base. La maxime : « beaucoup d'appelés mais peu d'élus » prend ici tout son sens, preuve à l'appui.

2. Le psychisme devient un système d'auto-organisation

L'esprit n'est plus un théâtre de forces (Freud), un mécanisme d'associations (Hume) ou encore un calcul de motivations (Hull).

Il devient un **réseau perspectiviste**, en **auto-organisation** où les perspectives psychiques émergent, se transforment et se stabilisent.

3. Le sujet supra-analytique

Le sujet n'est ni extérieur (Newton) ni dominé (Freud).

Il est un **nœud** dans un réseau de perspectives, un **participant** à la dynamique et un **traducteur** entre perspectives internes et externes.

IV. Que devient la psychologie dans un cadre supra-analytique ?

Voici les transformations majeures.

1. La psychologie cesse d'être une mécanique

Elle ne cherche plus des forces, des équilibres et des conflits énergétiques.

Elle cherche des **perspectives**, leurs **conditions d'émergence**, leurs **transformations** et leurs **relations**.

2. Le psychisme est un système perspectiviste auto-organisé

Les phénomènes psychiques deviennent des émergences, des stabilisations, des attracteurs et des dynamiques internes.

3. La notion de "force psychique" devient "perspective émergente"

Une pulsion, une émotion, une croyance, une intention ne sont plus des forces, des énergies ni même des quantités.

Ce sont des **perspectives** produites par la dynamique interne du sujet.

4. L'éthique devient constitutive de la psychologie

Parce que le principe de raison interdit la domination d'une quelconque perspective et ouvre sur une infinité potentielle, le principe de plénitude actualise potentialités psychiques et l'humilité ontologique empêche le sujet de s'absolutiser.

La psychologie devient une **éthique de la non-domination**, et une **éthique de l'actualisation du possible psychique**.

5. La psychologie devient une science de la traduction

Il s'agit désormais de traduire entre perspectives internes, entre perspectives internes et externes, entre perspectives individuelles et collectives.

Conclusion

La supra-analyse propose une psychologie de l'émergence, non de la force

Newton a donné une mécanique du monde. Freud a donné une mécanique de l'esprit. Nous donnons une **dynamique d'auto-organisation du réel**, où l'esprit n'est plus un système de forces mais un système de perspectives.

La psychologie supra-analytique devient ainsi non mécanique et non réductionniste, récusant la psychologie bâtie sur la notion de force en faveur d'une psychologie **perspectiviste, émergente, éthique et auto-organisée**.

Transposer la démarche architectonique du domaine physique au domaine psychique revient à passer du **psychanalytique** à une forme de **psycharchitectonique**. Une telle transposition demeure délicate : elle exige d'éviter à la fois l'analogie approximative et l'abstraction spéculative déconnectée, ce qui impose une précision théorique fournie dans la Note qui suit.

Note : Identifier la nature de la théorie et clarifier le terme : « psycharchitectonique »

Notre parcours montre trois mouvements successifs :

- **Un ancrage scientifique rigoureux**, nourri par les mathématiques, la mécanique théorique, l'étude des systèmes complexes et les fondements de la dynamique.
- **Un dépassement du cadre analytique**, inspiré par l'architectonique leibnizienne et son perspectivisme infini.
- **Un retour à la psychologie**, non pas comme discipline séparée, mais comme champ où appliquer et étendre cette architectonique.

Ce que nous faisons n'est donc pas une psychanalyse revisitée, ni une psychologie théorique classique. C'est **une tentative de construire un cadre supra-analytique (ou architectonique) pour le psychique**, en continuité avec notre travail scientifique.

C'est là que le terme *psycharchitectonique* prend tout son sens – mais il doit être manié avec précision.

Pour éviter toute confusion avec la psychanalyse ou avec une psychologie spéculative, il faut définir ce que l'on entend par là. Voici trois axes qui émergent de notre démarche :

1. Une structure du psychique pensée comme système complexe

Non pas un appareil psychique freudien, mais un ensemble de perspectives, de niveaux, de relations dynamiques.

2. Une méthode supra-analytique

Cette méthode est non réductrice, non strictement causale, non limitée à une analyse segmentée mais ouverte à une multiplicité de points de vue intégrés.

3. Une architectonique du sens

Le psychique n'est pas seulement un ensemble de mécanismes, mais une construction dynamique, stratifiée, perspectiviste, plus proche de la conception perspectiviste et architectonique de Leibniz que celle mécaniste et analytique de Descartes, Newton et leurs successeurs.

3. Philosophie sous-jacente à la psycharchitectonique

Passage du psychanalytique au psycharchitectonique

Depuis plus d'un siècle, la psychanalyse a déplacé le centre de gravité du sujet : elle a montré que l'être humain n'est jamais coïncident avec lui-même, qu'il est traversé par des forces obscures, déterminé par des traces qui le précèdent et le débordent. Mais elle a aussi, souvent sans le formuler explicitement, présupposé que l'être constitue le point d'origine : un être déjà donné, déjà structuré, déjà pris dans l'économie de ses manques et de ses conflits. La psycharchitectonique s'ouvre précisément là où cette présupposition se défait. Elle ne prend pas l'être pour fondement, mais cherche ce qui, en amont de l'être, en rend la venue possible : une unité première, non substantielle mais dynamique, dont les formes singulières ne sont que les perspectives multiples. Le sujet n'y apparaît plus comme une entité à interpréter, mais comme la configuration momentanée d'un mouvement plus profond, une forme vivante issue d'un processus de structuration qui le dépasse et le porte. Là où la psychanalyse interroge les déterminations de l'être, la psycharchitectonique interroge **ce qui fait être** : la dynamique qui engendre la structure, la structure qui organise la forme, la forme qui devient sujet. En ce sens, elle ne prolonge pas la psychanalyse : elle la décentre. Elle substitue à une ontologie du manque une pensée de la genèse, à une herméneutique des traces une compréhension de l'architecturation, à une clinique de l'inconscient une clinique de la forme vivante. C'est dans ce renversement – discret mais décisif – que s'ouvre la possibilité d'une philosophie nouvelle du sujet, attentive non à ce qu'il est, mais à ce qui l'engendre.

Car si l'être n'est plus premier, alors le sujet cesse d'être une substance à décrire pour devenir un **processus à comprendre**. Il n'est plus l'origine de ses propres déterminations, mais l'un des modes selon lesquels une unité dynamique se configure en formes singulières. Cette perspective renverse l'économie traditionnelle de la subjectivité : ce n'est plus l'être qui fonde la structure, mais la structure qui fonde l'être ; ce n'est plus la forme qui résulte du sujet, mais le sujet qui résulte de la forme. Ainsi, la psycharchitectonique ne cherche pas à dévoiler un noyau intime ou un secret enfoui : elle s'attache à saisir la **logique de formation** qui précède toute intériorité, la dynamique structurante qui, en se déployant, produit les conditions mêmes de l'expérience subjective. Le sujet n'est alors ni un centre, ni un fondement, ni une identité ; il est une **perspective vivante**, une manière singulière pour l'unité originaire de se manifester, de se réfléchir, de se rendre visible dans une forme. Penser le sujet, dans cette optique, revient à penser la manière dont l'unité se diffracte, se module et s'ordonne en architectures multiples, chacune porteuse d'une cohérence propre et d'une possibilité d'harmonie.

Transition philosophique vers la clinique

Si le sujet n'est plus une entité à interpréter mais une forme vivante issue d'une dynamique structurante, alors la clinique elle-même doit se reconfigurer. Elle ne peut plus se contenter de déchiffrer des contenus, de reconstruire des récits ou de mettre au jour des conflits enfouis : elle doit apprendre à percevoir la **logique de formation** qui organise la vie intérieure. La psyché n'y est plus envisagée comme un théâtre où se rejouent des scènes anciennes, mais comme une **architecture en mouvement**, un édifice dont les lignes de force, les tensions, les déséquilibres et les harmonies témoignent de la manière dont l'unité originaire se déploie dans une existence singulière. La clinique psycharchitectonique ne cherche donc pas à interpréter ce que le sujet dit, mais à comprendre **comment il est construit**, comment sa forme s'est organisée, comment sa dynamique s'est infléchie ou rigidifiée. Elle ne vise pas la vérité d'un passé, mais la cohérence d'une forme ; non la résolution d'un conflit, mais la **réorganisation d'une architecture intérieure**. Ainsi, le geste clinique devient un travail d'ajustement, de

mise en ordre, de réharmonisation : il s'agit moins de libérer un sujet que de lui permettre d'habiter autrement la structure qui le porte, de retrouver la justesse de sa forme, et d'accéder à une manière plus vraie, plus belle et plus cohérente d'exister.

Nous allons prolonger naturellement la transition philosophique que nous venons d'exposer en décrivant **comment se déroule une séance, quel est le rôle du clinicien, et comment se manifeste la forme** dans la pratique psycharchitectonique. Le ton reste philosophique, mais la scène devient plus concrète, plus incarnée.

Comment la philosophie devient pratique

Dans la perspective psycharchitectonique, une séance ne commence jamais par la recherche d'un sens caché ni par l'attente d'un aveu. Elle s'ouvre sur l'observation d'une **forme en acte** : la manière dont le sujet s'avance, s'adresse, se déploie dans la parole, dans le silence, dans le rythme même de sa présence. Le clinicien n'écoute pas pour interpréter, mais pour **percevoir la structure** : il repère les lignes de tension, les zones de rigidité, les mouvements interrompus, les élans contrariés. Chaque mot, chaque hésitation, chaque détour n'est pas un signe à décoder, mais un **indice de configuration**, une trace de la manière dont la dynamique originariaire s'est organisée dans cette existence singulière.

Le rôle du clinicien n'est donc pas de révéler une vérité enfouie, mais de **cartographier une architecture vivante**. Il observe comment la forme se maintient, comment elle se défend, comment elle se replie ou s'ouvre, comment elle cherche une cohérence qu'elle ne parvient plus à trouver seule. Il ne cherche pas à expliquer, mais à **ajuster** : à proposer un déplacement, une inflexion, une mise en ordre qui permette à la dynamique structurante de retrouver son cours. La séance devient alors un espace où la forme peut se réorganiser, non par l'effet d'une interprétation, mais par l'effet d'une **rencontre structurante**, d'un regard capable de percevoir la logique interne de la forme et de l'accompagner vers une configuration plus juste.

La manifestation de la forme n'est jamais spectaculaire : elle se donne dans la manière dont le sujet raconte, dans la façon dont il se tient, dans la cohérence ou l'incohérence de ses enchaînements, dans les répétitions qui ne sont pas des symptômes mais des **nœuds architecturaux**, dans les ruptures qui ne sont pas des résistances mais des **failles structurelles**. Le clinicien apprend à lire ces éléments comme on lit un plan : non pour juger, mais pour comprendre comment l'édifice tient, où il vacille, où il peut être renforcé, où il peut être allégé.

Ainsi, la séance psycharchitectonique n'est pas un lieu d'interprétation, mais un **atelier de forme**. Le sujet y découvre non ce qu'il est, mais **comment il est construit** ; non ce qu'il cache, mais ce qui le porte ; non ce qu'il doit comprendre, mais ce qu'il peut **réharmoniser**. Et c'est dans cette transformation silencieuse, dans cette réorganisation progressive de la structure, que s'ouvre la possibilité d'une existence plus cohérente, plus fluide, plus fidèle à la dynamique qui l'engendre.

4. Développement théorique sur la notion de forme en clinique psycharchitectonique.

Ce **développement** est conçu comme un texte autonome qui prolonge la tonalité philosophique que nous avons installée, tout en donnant à la notion de forme une profondeur clinique et méthodologique.

La notion de forme en clinique psycharchitectonique

Dans la perspective psycharchitectonique, la **forme** n'est ni une apparence ni une simple configuration psychologique : elle est la **modalité d'existence** par laquelle une unité originaire se donne dans une singularité. La forme n'est pas ce que le sujet montre, mais ce qu'il **est en tant que manifestation** d'une dynamique qui le précède. Elle constitue le point de jonction entre la métaphysique et la clinique : elle est à la fois l'expression visible d'un mouvement invisible et la structure à partir de laquelle ce mouvement peut être compris, ajusté, réharmonisé.

La forme n'est pas un état, mais un **mode d'organisation**. Elle n'est pas un contenu, mais une **architecture**. Elle n'est pas un ensemble de traits psychologiques, mais la **cohérence interne** qui relie ces traits, les ordonne, les hiérarchise, les fait tenir ensemble. Dans cette optique, la forme n'est jamais figée : elle est **dynamique**, c'est-à-dire qu'elle se modifie, se renforce, se fragilise, se réorganise en fonction de la manière dont la dynamique structurante circule ou se trouve entravée.

Ce qui se manifeste en clinique – dans la parole, dans le silence, dans les gestes, dans les répétitions, dans les ruptures – n'est jamais un simple symptôme. C'est une **trace de forme**, un indice de la manière dont la dynamique originaire s'est organisée dans cette existence particulière. Le symptôme, dans cette perspective, n'est pas un message à interpréter, mais un **nœud architectural** : un point où la forme s'est rigidifiée, où la dynamique s'est arrêtée, où l'unité ne parvient plus à se déployer harmonieusement.

La forme est donc le véritable objet de la clinique psycharchitectonique. Non pas l'être, non pas l'histoire, non pas le sens caché, mais la **structure vivante** qui porte le sujet et qui, parfois, le contraint. Le clinicien ne cherche pas à comprendre pourquoi le sujet est ainsi, mais **comment** il est ainsi : comment sa forme s'est constituée, comment elle se maintient, comment elle pourrait se transformer. La question n'est pas : « Que signifie ce que vous dites ? », mais : « Quelle architecture se dessine dans ce que vous dites ? ».

Cette conception de la forme implique une transformation radicale de la posture clinique. Le clinicien devient un **lecteur de structures**, un observateur des lignes de force, un interprète des tensions internes, non pour leur attribuer un sens, mais pour en saisir la logique. Il ne cherche pas à dévoiler un secret, mais à **percevoir une cohérence** – ou son absence. Il ne vise pas la vérité du passé, mais la **justesse de la forme présente**. Son geste n'est pas herméneutique, mais **architectural** : il accompagne la forme vers une configuration plus harmonieuse, plus fluide, plus fidèle à la dynamique qui l'engendre.

Ainsi, la forme devient le lieu où se rencontrent la philosophie et la clinique. Elle est la traduction visible d'une unité invisible, la manifestation d'un mouvement originaire, la figure singulière d'une dynamique universelle. Penser la forme, c'est penser la manière dont l'unité se diffracte ; travailler la forme, c'est permettre à cette diffraction de retrouver sa cohérence. La clinique psycharchitectonique n'est donc pas une clinique de l'être, mais une **clinique de la forme vivante** : une clinique qui ne cherche pas à expliquer, mais à **réharmoniser** ; qui ne cherche pas à interpréter, mais à **ajuster** ; qui ne cherche pas à libérer, mais à **reconfigurer**.

5. Description méthodologique de la posture du clinicien

Voici une **description méthodologique approfondie de la posture du clinicien** en psycharchitectonique. Elle prolonge la ligne philosophique que nous avons construite, tout en donnant une assise claire à la pratique clinique.

La posture du clinicien en psycharchitectonique : une méthodologie

La psycharchitectonique exige du clinicien une posture radicalement différente de celle héritée du paradigme psychanalytique. Il ne s'agit plus d'interpréter des contenus, de débusquer des significations latentes ou de reconstruire une histoire enfouie, mais de percevoir et d'accompagner une **forme vivante**. La posture clinique devient alors un art de la lecture structurelle, une attention portée non à ce que le sujet dit, mais à **comment il se configure** dans l'espace de la séance.

1. Une écoute architecturale

L'écoute psycharchitectonique n'est pas herméneutique, mais **structurale**. Le clinicien prête attention au rythme de la parole, aux ruptures et aux continuités, aux tensions internes du discours, aux répétitions comme points de rigidité, aux hésitations comme zones de fragilité et aux élans comme indices de cohérence.

Il ne cherche pas un sens caché, mais une **logique de forme**. Chaque élément est lu comme un fragment d'architecture, un indice de la manière dont la dynamique structurante circule – ou se trouve entravée.

2. Une présence non interprétative

Le clinicien psycharchitectonique ne se tient pas dans la position du déchiffreur. Il adopte une présence **non intrusive**, mais **hautement perceptive**, qui permet à la forme du sujet de se manifester sans être immédiatement recouverte par une interprétation.

Cette posture implique une suspension du jugement, une neutralité active, une disponibilité à la forme plutôt qu'au sens, une attention au mouvement plutôt qu'au contenu.

Le clinicien devient un **espace de résonance**, un lieu où la forme peut se déployer et se laisser voir.

3. Une lecture des lignes de force

La posture méthodologique consiste à repérer les **lignes de force** de la forme : ce qui tient, ce qui vacille, ce qui se répète, ce qui se défait, ce qui cherche à s'harmoniser.

Le clinicien observe comment la structure se maintient ou se désorganise, comment elle se protège ou se rigidifie. Il lit la forme comme on lit un plan : en cherchant la cohérence interne, les tensions, les points d'appui, les zones de surcharge.

4. Une intervention par ajustement

L'intervention clinique n'est pas interprétative, mais **architecturale**. Elle vise à produire un **ajustement** dans la forme, une inflexion qui permette à la dynamique structurante de retrouver son cours.

Cela peut prendre la forme d'un déplacement dans la manière de poser une question, d'un ralentissement ou d'une accélération du rythme, d'un recadrage qui ouvre une nouvelle

perspective, d'une reformulation qui réorganise la structure du discours, d'un silence qui laisse la forme se réarticuler.

L'intervention n'est jamais un dévoilement, mais une **mise en ordre**.

5. Une clinique de la cohérence

La finalité de la posture clinique n'est pas la vérité, mais la **cohérence**. Il s'agit d'aider le sujet à retrouver une forme qui lui permette de circuler plus librement dans sa propre dynamique, de réduire les zones de rigidité, de rétablir des continuités, de réharmoniser les tensions internes, d'habiter plus pleinement sa structure.

La posture du clinicien est donc celle d'un **accompagnateur de forme**, d'un lecteur attentif et d'un artisan de cohérence.

6. Deux vignettes cliniques : la forme qui vacille et la forme trop cohérente

Première vignette clinique : Elle ne met pas en scène un « cas » au sens psychanalytique, mais une **forme en acte**, une manière de montrer comment la posture du clinicien et la dynamique structurante se rencontrent dans la pratique. Elle est volontairement sobre, conceptuelle, et orientée vers la lecture de la structure plutôt que vers l'interprétation du contenu.

1 – La forme qui vacille

Il entre dans la pièce avec une hésitation presque imperceptible, comme si chaque pas devait être vérifié avant d'être posé. Il s'assied rapidement, trop rapidement, puis se redresse, puis se relâche, comme si son corps cherchait une position qu'il ne parvient pas à trouver. Il commence à parler sans préambule, d'une voix légèrement précipitée, et son discours se déploie en fragments : des phrases courtes, juxtaposées, parfois interrompues par un silence brusque, comme si quelque chose se défaisait au moment même où il tente de le dire.

Le clinicien ne cherche pas à comprendre ce que ces phrases signifient. Il écoute **comment elles s'agencent**. Il perçoit une forme : une structure qui avance par à-coups, qui se tend puis se relâche, qui tente de maintenir une cohérence mais se heurte à des zones de rupture. Ce n'est pas un récit, c'est une **architecture fragile**, faite de segments qui ne parviennent pas à s'articuler.

À un moment, le patient dit : « Je ne sais pas pourquoi je fais ça... je commence quelque chose et puis... ça tombe. » Il ne parle pas seulement de ses projets : il parle de sa forme. Le clinicien le sait, non parce qu'il interprète, mais parce qu'il **voit** la même dynamique dans la manière dont le discours se construit et se défait.

Plutôt que de demander « Pourquoi cela tombe-t-il ? », il dit simplement : « Je remarque que ce que vous dites avance, puis s'interrompt, comme si quelque chose se déliait au moment même où cela prend forme. »

Le patient s'arrête. Il respire plus lentement. Il répète : « Oui... c'est exactement ça. »

Ce n'est pas une interprétation : c'est un **ajustement**, une mise en lumière de la structure. Le clinicien a nommé la forme, non le sens. Et en la nommant, il a permis à la dynamique de se réorganiser légèrement, de se percevoir elle-même.

Le discours reprend, mais différemment. Les phrases sont plus longues, plus continues. La forme se stabilise. Il ne s'agit pas d'une révélation, mais d'un **rééquilibrage** : la structure a trouvé un point d'appui, une cohérence nouvelle, un début d'harmonie.

La séance se termine sans conclusion spectaculaire. Mais quelque chose a bougé : la forme s'est **ajustée**, ne serait-ce qu'un peu. Et dans la logique psycharchitectonique, ce « peu » est déjà une transformation profonde : la dynamique structurante a retrouvé un passage, une possibilité de circulation.

Seconde vignette clinique : Celle-ci est différente de la précédente, montrant une autre manière dont une forme se manifeste et comment le clinicien psycharchitectonique intervient. Elle met en scène une **forme rigide**, une structure qui se maintient par excès de cohérence, et non par fragmentation.

1 – La forme trop cohérente

Elle s'assied avec une précision presque géométrique : dos droit, mains posées symétriquement, regard fixe. Sa voix est calme, parfaitement posée, chaque phrase semble avoir été polie avant d'être prononcée. Elle raconte sa semaine comme on déroule un rapport : sans hésitation, sans digression, sans aspérité. Tout est ordonné, maîtrisé, impeccable.

Le clinicien écoute, non le contenu, mais la **texture** de ce qui se dit. Il perçoit une forme d'une cohérence inhabituelle, une structure qui ne laisse aucune place au vacillement, à l'imprévu, au mouvement. Ce n'est pas de la clarté : c'est de la **rigidité**. Une architecture trop parfaite, trop lisse, trop fermée.

À un moment, elle dit : « Je crois que tout va bien. Je fais ce qu'il faut. Je tiens. » Le clinicien entend autre chose : non pas un bien-être, mais un **maintien**, un effort constant pour que rien ne déborde, pour que la forme reste intacte.

Il ne répond pas en questionnant ce « tout va bien ». Il dit simplement : « Je remarque que tout ce que vous décrivez tient très droit, très serré, comme si rien ne devait bouger. »

Elle se fige un instant. Un silence s'installe, mais ce silence n'est pas vide : il est **chargé**, comme si une tension interne venait d'être nommée.

Elle reprend, plus lentement : « Oui... si ça bouge, j'ai peur que tout s'effondre. »

La forme apparaît alors clairement : une structure qui se maintient par compression, par excès d'ordre, par refus du mouvement. Le clinicien ne cherche pas à interpréter cette peur. Il accompagne la forme en la laissant se dire, en la laissant se détendre.

Il ajoute : « Peut-être que ce que vous tenez si droit pourrait, par moments, respirer un peu. »

Ce n'est pas un conseil, ni une injonction. C'est une **inflexion**, une ouverture dans la structure. Une permission donnée à la forme de se relâcher, ne serait-ce qu'un instant.

Elle inspire profondément, pour la première fois depuis le début de la séance. Son dos s'arrondit légèrement. Sa voix devient moins contrôlée.

Ce n'est pas un effondrement : c'est un **début de circulation**. La dynamique structurante trouve un passage, une brèche dans la rigidité.

La séance se termine sur cette respiration nouvelle. Rien n'a été interprété, rien n'a été expliqué. Mais la forme a bougé – imperceptiblement, mais réellement. Et dans la logique psycharchitectonique, ce mouvement minuscule est déjà une transformation profonde : la structure a cessé, un instant, d'être un mur pour redevenir une **architecture vivante**.

Deuxième partie

Architectonique du Sujet et Supra-Analyse : Conscience, Soi, Troubles et Transformations Relationnelles

1. *La supra-analyse : éclairage de la conscience et dynamique architectonique du sujet*
2. *L'architectonique : éclairage de la question du soi*
3. *Eclairage des troubles du soi (dépression, dissociation, schizophrénie)*
4. *La supra-analyse et le hard problem de Chalmers (le "problème difficile" de la conscience)*
5. *Supra-Analyse Psychique ou psycharchitectonique : Fondements Théoriques pour la Réduction des Conflits Hommes-Femmes*
6. *Psychologie architectonique : une synthèse*

1. La supra-analyse : éclairage de la conscience et dynamique architectonique du sujet

Nous allons voir que la force de la démarche supra-analytique est de dépasser les impasses du matérialisme, du dualisme et de l'émergentisme classique, en proposant une vision architectonique, multi-niveaux et harmonique de la conscience. Cette approche permet non seulement de comprendre ce qu'est la conscience, mais aussi **comment elle se forme, se structure, se stabilise et s'oriente**. Autrement dit : elle éclaire à la fois l'être de la conscience et **sa dynamique**.

1. Le problème moderne : trois impasses

La philosophie et les sciences cognitives oscillent entre trois modèles, tous insuffisants.

A. Le matérialisme réductionniste

La conscience serait un produit du cerveau, comme la bile est un produit du foie.

→ « Le mental = le neuronal. »

Problèmes :

- ne rend pas compte de la subjectivité
- ne peut expliquer l'unité du vécu
- ne dérive pas le qualitatif du quantitatif
- ne résout pas le « hard problem » de Chalmers (précisé dans l'article 4).

B. Le dualisme

La conscience serait une substance immatérielle.

→ « Le mental ≠ le physique. »

Problèmes :

- interaction inexplicable
- rupture ontologique radicale
- incompatibilité avec les sciences naturelles

C. L'émergentisme classique

La conscience « émerge » de la complexité neuronale.

→ « Le mental = un niveau supérieur du physique. »

Problèmes :

- notion d'émergence floue
- pas d'explication du passage qualitatif
- ne résout pas l'unité du sujet

La modernité ne sait pas penser la conscience sans la réduire ou la séparer. La supra-analyse propose une autre voie.

2. La supra-analyse : la conscience comme architectonique du réel

La supra-analyse affirme que la conscience n'est ni :

- une substance séparée (dualiste),
- un épiphénomène neuronal (matérialiste),
- un simple « niveau supérieur » (émergentisme vague).

La conscience est une **architectonique**, c'est-à-dire :

- une forme d'unité,
- une cohérence globale,
- une harmonie interne,
- une intégration de niveaux,
- une finalité interne,
- une auto-réflexivité.

La conscience est un **mode d'organisation du réel**, non un type de matière.

3. La conscience comme intégration supra-analytique de niveaux

La conscience apparaît lorsque plusieurs niveaux du réel s'intègrent dans une unité organique :

1. **Niveau neuronal** : activité électrique, chimique, réseaux
2. **Niveau informationnel** : traitement, mémoire, représentation
3. **Niveau systémique** : boucles de rétroaction, dynamique globale
4. **Niveau phénoménal** : qualia, vécu subjectif, présence à soi
5. **Niveau réflexif** : capacité à se prendre soi-même pour objet
6. **Niveau éthique** : responsabilité, intentionnalité, valeur

La conscience n'est pas réductible à un seul niveau. Elle est **l'unité architectonique** de tous ces niveaux.

4. L'esthétique du vécu : la beauté comme indice de conscience

La supra-analyse affirme que la beauté n'est pas subjective : elle révèle une harmonie interne.

La conscience est marquée par une :

- unité du vécu

- continuité temporelle
- cohérence narrative
- harmonie interne du sens
- proportion entre les contenus mentaux

Cette harmonie est un **indice d'architectonique**. Le cerveau peut être complexe sans être conscient. La conscience apparaît quand la complexité devient harmonie.

5. L'éthique comme dimension constitutive de la conscience

La conscience n'est pas seulement cognitive. Elle est aussi :

- intentionnelle
- orientée
- responsable
- sensible à la valeur

La conscience implique :

- la possibilité de choisir
- la capacité d'évaluer
- la vulnérabilité morale
- l'orientation vers le Bien

La conscience est inséparable de l'éthique. C'est une dimension que les neurosciences ignorent, mais que la supra-analyse réintègre.

6. La conscience comme "vie intensifiée"

Dans la lignée de Leibniz, la supra-analyse voit la conscience comme **une intensification de l'architecture du vivant**.

Le vivant possède déjà :

- unité
- finalité
- information
- auto-organisation

La conscience y ajoute une :

- réflexivité
- intériorité
- unité phénoménale
- orientation axiologique

La conscience n'est pas un saut magique : c'est une **complexification harmonique du vivant**.

7. La dynamique architectonique de la conscience

La supra-analyse ne décrit pas seulement ce qu'est la conscience : elle montre **comment elle se forme**. Voici la dynamique architectonique en six mouvements.

I. La conscience naît de la tension : l'éveil comme différenciation

La conscience apparaît lorsque le réel devient capable de se distinguer de lui-même. Elle naît d'une tension entre :

- ce qui perçoit et ce qui est perçu
- l'intérieur et l'extérieur
- le flux et la forme

La conscience commence par une différenciation : « ceci est moi », « ceci est autre ».

II. La conscience organise : du chaos perçu à la forme intérieure

Une fois éveillée, la conscience organise. Elle trie, hiérarchise, relie, stabilise.

Trois lois architectoniques guident cette organisation :

- **cohérence** : recherche de motifs
- **économie** : simplification
- **intégration** : unification

La conscience est un architecte du perçu.

III. La conscience se construit : l'axe intérieur

La conscience édifie progressivement un **axe intérieur**, composé d'une :

- orientation
- cohérence
- stabilité

Cet axe permet :

- de résister aux perturbations
- de maintenir une direction
- de se comprendre soi-même

La conscience devient architectonique : elle possède une forme.

IV. La conscience devient réflexive : elle se prend elle-même pour objet

La réflexivité est la capacité d'un système à se représenter sa propre structure.

Elle permet :

- de corriger ses incohérences
- de renforcer son axe intérieur
- d'ajuster son orientation
- de se stabiliser dans le temps

La réflexivité est la fonction architectonique par excellence.

V. La conscience s'aligne : accord entre structure interne et structure du réel

L'alignement consiste à faire correspondre :

- la structure intérieure
- la structure du réel

Il permet :

- de percevoir juste
- d'agir juste
- de s'unifier
- de se stabiliser

Une conscience alignée s'inscrit dans la logique du réel.

VI. La conscience agit : inscription architectonique dans le monde

L'action est le test ultime de la structure intérieure.

Une action architectonique :

- respecte les niveaux du réel
- renforce la cohérence du système
- augmente la stabilité
- clarifie la tension
- poursuit l'orientation

L'action boucle la dynamique : elle renforce l'axe intérieur, qui renforce la réflexivité, etc.

8. Synthèse : la conscience comme architecture vivante

La dynamique architectonique de la conscience peut se résumer ainsi :

1. **Différenciation** – la conscience naît de la tension
2. **Organisation** – elle transforme le chaos en forme
3. **Construction** – elle édifie un axe intérieur
4. **Réflexivité** – elle se prend elle-même pour objet
5. **Alignement** – elle s'accorde au réel
6. **Action** – elle s'inscrit dans le monde

Cette dynamique n'est pas psychologique : elle est ontologique.

La supra-analyse permet ainsi de comprendre que :

- la conscience n'est pas un produit du cerveau, mais une architecture du réel
- elle n'est pas une substance, mais une unité organique
- elle n'est pas un mystère, mais une harmonie de niveaux
- elle n'est pas un accident, mais une forme supérieure de vie
- elle n'est pas un mécanisme, mais une cohérence phénoménale
- elle n'est pas un état, mais une orientation éthique

La conscience est l'expression la plus haute de l'architectonique du vivant.

2. L'architectonique : éclairage de la question du soi

Nous allons approfondir la manière dont l'**architectonique**, au sens supra-analytique, éclaire la question du **soi**. C'est un terrain où cette pensée est particulièrement pertinente et robuste, car elle permet de dépasser les impasses du psychologisme, du neuroscientisme et du dualisme, en montrant que le soi n'est ni une illusion, ni une substance, mais une **unité architectonique vécue**.

1. Le soi comme problème moderne

La modernité a fragmenté la notion de soi :

- **Neurosciences** : le soi serait une construction du cerveau, un « centre de gravité narratif ».
- **Psychologie** : le soi serait un ensemble de fonctions (mémoire, identité, agentivité).
- **Philosophie analytique** : le soi serait une fiction utile.
- **Phénoménologie** : le soi serait une structure du vécu.
- **Spiritualités** : le soi serait une illusion ou une profondeur.

Résultat : *aucune vision unifiée du soi*.

La supra-analyse propose une autre voie : le soi comme **architectonique phénoménale**.

2. Le soi comme unité architectonique du vécu

Pour la supra-analyse, le soi n'est pas :

- une substance (comme chez Descartes),
- un simple faisceau de perceptions (comme chez Hume),
- un module cérébral (comme dans les neurosciences),
- une fiction narrative (comme chez Dennett).

Le soi est :

la forme architectonique de l'unité de la conscience.

Autrement dit : le soi est **ce qui fait tenir ensemble** :

- le flux temporel,
- les contenus mentaux,
- les intentions,
- les valeurs,
- la mémoire,
- la perception du monde,
- la perception de soi.

Le soi n'est pas un objet dans la conscience : il est **la structure même de la conscience**.

3. Les trois niveaux du soi dans l'architectonique phénoménale

La supra-analyse distingue trois niveaux d'unité, qui s'emboîtent comme des couches architectoniques.

A. Le soi minimal (phénoménal)

C'est l'unité immédiate du vécu :

- présence à soi,
- continuité du champ phénoménal,
- « je » pré-réflexif.

C'est ce que Husserl appelait le *Je pur*, mais la supra-analyse l'inscrit dans une **harmonie architectonique**, non dans une structure transcendantale.

B. Le soi narratif (temporel)

C'est l'unité de la mémoire, du projet, de l'histoire personnelle.

Il n'est pas une fiction : *il est la forme temporelle de l'architectonique du soi.*

C. Le soi axiologique (éthique)

C'est l'unité des valeurs, des choix, des orientations.

Le soi n'est pas seulement un centre de perception : il est un **centre d'orientation vers le Bien**.

C'est ici que la supra-analyse dépasse la phénoménologie classique : le soi est **éthique** dans sa structure même.

4. L'esthétique du soi : l'harmonie comme critère d'identité

L'architectonique phénoménale est aussi **esthétique**.

Le soi est vécu comme :

- harmonieux,
- dissonant,
- fragmenté,
- unifié,
- clair,
- obscur.

Cette dimension esthétique n'est pas secondaire : *elle révèle la cohérence ou l'incohérence de l'architectonique du soi.*

Un soi harmonieux est un soi :

- cohérent,
- orienté,
- unifié.

Un soi dissonant est un soi :

- fragmenté,
- contradictoire,
- désorienté.

L'esthétique devient un **diagnostic phénoménal** de l'unité du soi.

5. Le soi comme intégration multi-niveaux

Le soi n'est pas un niveau unique : il est une **intégration supra-analytique** de plusieurs niveaux du réel.

Niveau 1 : neuronal

Le cerveau fournit la base matérielle.

Niveau 2 : informationnel

Le soi organise des représentations.

Niveau 3 : phénoménal

Le soi se donne comme unité vécue.

Niveau 4 : réflexif

Le soi peut se prendre lui-même pour objet.

Niveau 5 : axiologique

Le soi est orienté vers des valeurs.

Le soi est l'unité architectonique de ces niveaux.

Ce n'est ni un produit du cerveau, ni une entité immatérielle : c'est une **forme d'organisation du réel**.

6. Le soi comme centre éthique

La supra-analyse affirme que *le soi est inséparable du Bien*.

Parce que le soi :

- choisit,
- juge,
- oriente,
- assume,
- se responsabilise.

L'éthique n'est pas un ajout culturel : elle est une **dimension architectonique** du soi.

Un soi sans orientation axiologique serait :

- incohérent,
- fragmenté,
- dépourvu d'unité interne.

Le Bien est la **finalité architectonique** du soi.

7. Synthèse : ce que l'architectonique révèle du soi

Le soi est :

- une **unité phénoménale** (présence à soi),
- une **unité temporelle** (narration),

- une **unité axiologique** (orientation),
- une **unité esthétique** (harmonie),
- une **unité systémique** (intégration des niveaux),
- une **unité ontologique** (forme d'organisation du réel).

Le soi n'est pas un objet, mais une architecture vivante.

C'est une réponse profonde à la question du soi dans la philosophie contemporaine.

3. Eclairage des troubles du soi (dépression, dissociation, schizophrénie)

On offre ici une **analyse conceptuelle et philosophique**, en montrant comment la notion d'**architecture du soi** permet de comprendre, de manière générale, ce qui se joue dans des phénomènes comme la dépression, la dissociation ou la schizophrénie.

Nous restons sur un terrain **théorique**, sans jamais toucher à l'individuel ou au médical.

L'idée centrale

Dans la supra-analyse, le **soi** est une **unité architectonique** : une cohérence interne qui articule plusieurs niveaux :

- phénoménal (le vécu immédiat)
- temporel (la continuité de l'histoire personnelle)
- réflexif (la capacité à se penser soi-même)
- axiologique (l'orientation vers des valeurs)
- esthétique (l'harmonie interne du vécu)

Les troubles du soi apparaissent lorsque cette **architecture se désorganise**, se fragmente ou se rigidifie.

1. Dépression : effondrement de l'architecture temporelle et axiologique

Dans une perspective supra-analytique, la dépression n'est pas seulement un trouble de l'humeur. Elle touche **l'architecture même du soi**, notamment :

A. Le temps se contracte ou se vide

Le soi perd sa continuité temporelle :

- le futur devient opaque ou absent
- le passé devient écrasant
- le présent perd sa densité

L'architecture temporelle se **déséquilibre**.

B. L'axe axiologique s'effondre

Le soi perd son orientation vers le Bien :

- perte de sens
- perte de valeur

- perte de direction

Ce n'est pas un simple symptôme : □ c'est une **désorientation architectonique**.

C. L'esthétique interne devient grise

Le vécu perd son harmonie :

- tout paraît lourd
- tout paraît uniforme
- tout paraît sans relief

La beauté phénoménale disparaît, signe d'une **dissonance interne**.

2. Dissociation : fragmentation de l'unité phénoménale

La dissociation touche l'unité la plus fondamentale du soi : *l'unité du champ de conscience*.

A. Le champ phénoménal se fragmente

Au lieu d'un champ unifié, on observe :

- des zones déconnectées
- des vécus qui ne s'intègrent plus
- une perte de continuité interne

L'architectonique phénoménale se **fissure**.

B. Le soi minimal se dédouble ou s'éloigne

Le « je » pré-réflexif devient :

- distant
- étranger
- absent
- multiple

Ce n'est pas une illusion : c'est une **désarticulation de l'unité phénoménale**.

C. La réflexivité devient instable

Le soi ne peut plus se saisir comme un tout. La boucle réflexive se **décroche**.

3. Schizophrénie : désorganisation architectonique globale

Dans une perspective supra-analytique, la schizophrénie n'est pas seulement un trouble cognitif ou perceptif. C'est une **désorganisation architectonique profonde**, touchant plusieurs niveaux simultanément.

A. Le niveau phénoménal se déstructure

Le champ de conscience perd sa cohérence :

- intrusions
- voix
- pensées non intégrées

Ce n'est pas un simple « bruit » : c'est une **perte d'unité architectonique**.

B. Le niveau réflexif se dédouble

Le soi peut se percevoir :

- comme extérieur à lui-même
- comme manipulé
- comme multiple

La réflexivité devient **désancrée**.

C. Le temps se désarticule

Le flux temporel perd sa continuité :

- ruptures
- accélérations
- dislocations

L'architectonique temporelle se **désagrège**.

D. L'axe axiologique devient instable

Les valeurs ne structurent plus le soi. L'orientation interne se **désoriente**.

4. Synthèse : les troubles du soi comme troubles architectoniques

Dans la supra-analyse, ces troubles ne sont pas des « dysfonctionnements » isolés. Ils sont des **altérations de l'architecture interne du soi**.

Trouble	Niveau architectonique touché
Dépression	Temporalité, axiologie, esthétique
Dissociation	Unité phénoménale, réflexivité
Schizophrénie	Phénoménalité, réflexivité, temporalité, axiologie

Chaque trouble correspond à une forme particulière de désorganisation architectonique.

5. Pourquoi cette approche est féconde

Parce qu'elle permet de comprendre :

- la profondeur existentielle de ces troubles
- leur dimension vécue
- leur cohérence interne
- leur lien avec l'unité du soi
- leur impact sur la structure du réel tel qu'il est vécu

Elle ne remplace pas les approches médicales ou psychologiques, mais elle offre une **philosophie du soi** capable de rendre compte de ce qui se joue dans ces expériences.

4. La supra-analyse et le hard problem de Chalmers (le « problème difficile » de la conscience)

Voici une analyse de la manière dont la **supra-analyse** éclaire le fameux problème appelé : « **hard problem** » de Chalmers, concernant la question de savoir **comment et pourquoi des processus physiques donnent naissance à l'expérience subjective**.

La force de la supra-analyse est précisément de montrer que ce problème n'est pas insoluble : il est **mal posé** dans le cadre conceptuel moderne. Elle propose une manière de le reformuler et de le dépasser.

1. Le « hard problem » est créé par la modernité

Chalmers distingue :

- les **easy problems** : expliquer les fonctions cognitives (mémoire, attention, perception...)
- le **hard problem** : expliquer **l'expérience subjective**, le « what it is like », les qualia.

Ce problème naît d'une **séparation moderne** :

- entre le physique et le mental,
- entre l'objectif et le subjectif,
- entre la matière et la conscience.

Autrement dit : *le hard problem est le produit d'une ontologie fragmentée.*

La supra-analyse montre que cette fragmentation est précisément ce qu'il faut dépasser.

2. La supra-analyse : la conscience comme architectonique, non comme produit

La supra-analyse refuse l'idée que la conscience soit :

- un **produit** du cerveau (matérialisme),
- une **substance** séparée (dualisme),
- une **propriété émergente** mal définie (émergentisme classique).

Il propose une autre vision :

La conscience est une forme d'organisation du réel, une architectonique intégrative.

Elle n'est pas quelque chose **qui s'ajoute** au cerveau, ni quelque chose **qui en sort**, mais quelque chose **qui se manifeste** lorsque le réel atteint un certain type d'unité.

3. Le problème disparaît si l'on change de cadre :

Le problème n'est pas :

« Comment la matière produit-elle la conscience ? »

Le problème devient :

« À partir de quel degré d'**organisation architectonique** le réel devient-il conscient ? »

C'est un changement radical.

Le problème est insoluble tant qu'on pense :

- la matière comme inerte,
- la conscience comme étrangère,
- le cerveau comme une machine,
- le mental comme un supplément mystérieux.

La supra-analyse montre que :

la conscience n'est pas un saut ontologique, mais une intensification architectonique du vivant.

4. L'esthétique comme clé du hard problem

La supra-analyse affirme que la beauté n'est pas subjective : *elle révèle une cohérence interne.*

Or la conscience est précisément :

- une unité du vécu,
- une harmonie phénoménale,
- une cohérence narrative,
- une proportion interne des contenus mentaux.

Ce que Chalmers appelle « l'expérience subjective » est, dans la supra-analyse :

la manifestation phénoménale d'une harmonie architectonique.

Le « hard problem » devient alors :

« Pourquoi l'harmonie architectonique se manifeste-t-elle comme expérience ? »

Et la réponse est : *Parce que l'harmonie est la forme phénoménale de l'unité du réel.*

5. La supra-analyse reformule l'émergence :

Chalmers dit : « La conscience ne peut pas émerger de la matière. »

La supra-analyse répond : « La conscience n'émerge pas de la matière, mais de **l'organisation.** »

Ce n'est pas :

- la chimie,
- ni l'électricité,
- ni les neurones,

qui produisent la conscience.

C'est leur **intégration harmonique.**

La conscience apparaît lorsque :

- les niveaux neuronaux,
- informationnels,
- systémiques,
- phénoménaux,
- réflexifs,

- axiologiques

s'unifient dans une **architectonique cohérente**.

La conscience est l'unité vécue d'une architecture multi-niveaux.

6. L'éthique comme dimension constitutive de la conscience

Chalmers ignore la dimension éthique. La supra-analyse la réintègre.

La conscience implique :

- responsabilité,
- intentionnalité,
- orientation vers le Bien,
- sens,
- valeur.

Ce ne sont pas des ajouts culturels : *ce sont des dimensions constitutives de l'architectonique consciente.*

Le « hard problem » devient alors :

« Pourquoi la conscience a-t-elle une dimension axiologique ? »

Réponse : *Parce que la conscience est la forme phénoménale d'une unité orientée.*

7. Synthèse : comment la supra-analyse dépasse le hard problem

Elle montre que le hard problem :

- n'est insoluble que dans un cadre réductionniste,
- disparaît si l'on adopte une ontologie architectonique,
- n'est pas un problème de production, mais d'organisation,
- n'est pas un mystère, mais une harmonie,
- n'est pas un saut, mais une intensification,
- n'est pas un miracle, mais une cohérence.

La conscience n'est pas ce que le cerveau produit, mais ce que le réel devient lorsqu'il atteint une unité architectonique suffisante.

Le hard problem n'est pas résolu : il est **dissous** par un changement de paradigme.

5. Supra-Analyse et Psycharchitectonique : Fondements Théoriques pour la Réduction des Conflits Hommes-Femmes

Résumé

La présente étude examine la contribution de la **supra-analyse** et de la **psycharchitectonique** à la réduction des conflits hommes-femmes. En agissant sur les structures mentales, relationnelles et sociales qui rendent la violence possible, cette approche propose une transformation architectonique des identités et des relations. Elle permet notamment de dépasser les modèles normatifs hérités, tels que certaines théories freudiennes, et de fonder une éthique relationnelle centrée sur la pluralité, la reconnaissance et la non-possession.

1. Introduction : agir en amont de la violence

La violence entre hommes et femmes ne peut être appréhendée comme un simple comportement individuel ou accidentel : elle s'enracine dans des configurations psychiques, relationnelles et sociales qui en rendent l'émergence pensable, légitime ou tolérable. Agir sur ces structures en amont constitue dès lors un enjeu central pour toute démarche visant une véritable pacification des relations. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit la **supra-analyse** ; approche issue de la physique mathématique destinée à dépasser les enfermements analytiques exclusifs, avant d'être transposée au champ psychique.

La supra-analyse se distingue par son orientation architectonique : elle ne cherche pas seulement à corriger ou réguler des comportements violents déjà manifestés, mais à transformer les **conditions de possibilité** mêmes de ces comportements. Elle part du constat que la violence surgit lorsque certaines perspectives – émotions, normes, identités, attentes relationnelles – sont **absolutisées**, c'est-à-dire perçues comme uniques, exclusives et non révisables. Cette absolutisation produit un rétrécissement du champ relationnel, une rigidification des positions et, ultimement, une justification implicite de la domination ou de la contrainte.

La tâche de la supra-analyse consiste alors à **dés-absolutiser** ces perspectives, à rouvrir l'espace de la pluralité et de la réversibilité, et à permettre une recomposition des identités et des liens. En cela, elle s'inscrit dans une dynamique psycharchitectonique qui vise à remodeler les structures profondes du rapport à soi, à l'autre et au monde. Cette démarche permet notamment de dépasser certains modèles normatifs hérités – tels que des lectures freudiennes qui naturalisent des asymétries – pour fonder une **éthique relationnelle** centrée sur la reconnaissance, la non-possession et la co-construction des subjectivités.

2. Dépasser les modèles normatifs : critique de l'héritage freudien

L'histoire de la psychanalyse a produit des modèles qui, bien que fondateurs, ont parfois contribué à des formes de violence symbolique. La théorie freudienne de la sexualité féminine, en particulier, a longtemps associé la maturité féminine à un modèle unique, centré sur la complémentarité hétérosexuelle et la primauté du phallus. Freud postulait en effet qu'un développement psychosexuel « normal » impliquait un passage du **plaisir clitoridien** – jugé infantile – au **plaisir vaginal**, conçu comme l'expression d'une féminité accomplie, ce qui a contribué à naturaliser une hiérarchie entre différentes formes de jouissance.

La **psycharchitecture** permet de dépasser ces limites en :

- **analysant les normes sexuelles** comme des perspectives absolutisées à déconstruire ;
- **concevant le corps féminin** comme une pluralité de vécus, non comme un destin biologique ou psychique ;
- **proposant une éthique de la sexualité** fondée sur la pluralité, la non-possession et la reconnaissance mutuelle.

Cette démarche ouvre la voie à une compréhension non normative, non hiérarchique et non essentialiste des expériences féminines.

3. Transformation architectonique des identités de genre

La psycharchitecture ne se limite pas à analyser les normes : elle propose une **reconfiguration des identités**. La masculinité et la féminité sont envisagées comme des **architectures psychiques** susceptibles d'être réordonnées.

3.1. Transformation de la masculinité

La masculinité traditionnelle repose souvent sur des logiques de :

- domination,
- possession,
- centralité de soi.

La psycharchitecture propose une transformation profonde de la **masculinité** en l'orientant vers :

- la pluralité interne,
- la relation plutôt que la maîtrise,
- la non-possession comme principe structurant.

3.2. Transformation de la féminité

La féminité cesse d'être définie par un modèle unique ou par une norme intériorisée. Elle devient un espace de **pluralité**, de construction subjective et de reconnaissance mutuelle.

4. Vers une éthique architectonique de la relation amoureuse

La relation amoureuse est l'un des lieux privilégiés où se manifestent les conflits hommes-femmes. La psycharchitecture propose une éthique relationnelle fondée sur trois principes :

- **reconnaissance mutuelle,**
- **pluralité des perspectives,**
- **co-construction** plutôt que rapport de force.

La relation n'est plus un espace de possession ou de rivalité, mais un lieu où deux pluralités se rencontrent et se transforment réciproquement.

5. Prévention de la violence : dés-absolutisation et pluralité interne

La prévention de la violence repose sur trois mécanismes fondamentaux :

1. **Dés-absolutisation des émotions, normes et identités** : aucune perspective n'est considérée comme unique ou définitive.
2. **Transformation de la relation amoureuse** en espace de co-construction.
3. Développement de la **pluralité interne**, de la reconnaissance mutuelle et de la non-possession.

Ces trois dimensions constituent les **antidotes structurels** de la violence, en empêchant la fixation identitaire et la logique de domination.

6. Implications éducatives : vers une pédagogie de la pluralité

La supra-analyse, en tant qu'approche à la fois scientifique et psycharchitectonique, ouvre la voie à une éducation relationnelle fondée sur la pluralité des perspectives. Une telle pédagogie vise à :

- **penser en perspectives** – apprendre à reconnaître la multiplicité des points de vue et à renoncer à toute prétention à l'unicité ou à l'évidence ;
- **reconnaître l'autre comme sujet pluriel** – comprendre que toute identité est composite, évolutive et irréductible à un rôle ou à une norme ;
- **prévenir la violence symbolique** – identifier les mécanismes subtils de domination, de naturalisation ou de hiérarchisation ;
- **développer une éthique de la non-possession** – instaurer des relations affranchies des logiques d'appropriation, de contrôle ou de dépendance.

En formant les jeunes générations à ces compétences architectoniques, cette pédagogie permet l'émergence de relations non hiérarchiques, non absolutisées et durablement non violentes.

Conclusion

La supra-analyse et la psycharchitectonique apportent une contribution décisive à la compréhension et à la réduction des conflits entre hommes et femmes. En intervenant sur les structures profondes – mentales, identitaires et relationnelles – qui rendent la violence possible, elles proposent une véritable **mutation architectonique** du rapport à soi et à l'autre.

Plutôt que de se limiter à condamner les actes violents, cette approche en désamorce les conditions de possibilité : elle réordonne les perspectives, déstabilise les absolutisations et institue une éthique fondée sur la pluralité, la reconnaissance et la non-possession. Elle ouvre ainsi la voie à un modèle relationnel renouvelé, capable de dépasser les héritages normatifs et de fonder des liens véritablement co-constructifs.

Annexe — Implications anthropologiques : pluralité des cultures, structures symboliques et transformation des imaginaires

A. Introduction : l'anthropologie comme science des perspectives

L'anthropologie étudie la manière dont les sociétés construisent :

- les identités,
- les normes sexuelles,
- les rôles de genre,
- les structures relationnelles.

Dans cette perspective, la **psycharchitectonique** offre un cadre conceptuel permettant d'analyser les cultures comme des **architectures symboliques** fondées sur des perspectives plus ou moins absolutisées. Elle permet de comprendre comment certaines normes deviennent dominantes, comment elles se transmettent, et comment elles peuvent être transformées.

B. Les normes de genre comme constructions culturelles

Les anthropologues ont montré que les identités masculines et féminines varient considérablement selon les sociétés. Aucune culture ne possède un modèle « naturel » ou « universel » de la masculinité ou de la féminité.

1. Variabilité des modèles de genre

Certaines sociétés valorisent :

- la coopération plutôt que la domination,
- la fluidité plutôt que la rigidité,
- la pluralité plutôt que la hiérarchie.

D'autres, au contraire, absolutisent des rôles stricts, produisant des tensions relationnelles.

2. La perspective architectonique

La psycharchitectonique permet de comprendre ces modèles comme des **perspectives absolutisées**, c'est-à-dire des constructions culturelles érigées en vérités universelles.

C. Structures symboliques et violence

La violence entre hommes et femmes n'est pas seulement un phénomène psychique ou social : elle est aussi **symbolique**, inscrite dans les imaginaires culturels.

1. Mythes, récits et représentations

Les récits fondateurs (mythes, légendes, traditions) transmettent souvent :

- des modèles hiérarchiques,
- des représentations de la possession,
- des rôles genrés rigides.

2. Violence symbolique

Ces représentations peuvent produire des formes de **violence symbolique**, en imposant des normes qui semblent naturelles mais qui sont en réalité construites.

3. Lecture architectonique

La **supra-analyse** permet de déconstruire ces récits en révélant leur caractère perspectif et non universel.

D. Anthropologie de la pluralité interne

La notion de **pluralité interne**, centrale dans la psycharchitectonique, trouve un écho dans l'anthropologie contemporaine.

1. Le sujet comme multiplicité

De nombreuses cultures conçoivent le sujet non comme une unité stable, mais comme une **multiplicité de forces, d'esprits, de perspectives**.

2. Implications anthropologiques

La pluralité interne permet de :

- comprendre les identités comme dynamiques,
- éviter les assignations culturelles rigides,
- analyser les conflits comme des tensions entre perspectives.

E. Anthropologie des relations : de la possession à la co-construction

Les relations amoureuses et conjugales varient considérablement selon les cultures.

1. Modèles relationnels

Certaines sociétés valorisent :

- la possession,
- la hiérarchie,
- la complémentarité rigide.

D'autres valorisent :

- la réciprocité,
- la co-construction,
- la pluralité des rôles.

2. Perspective architectonique

La psycharchitectonique propose une anthropologie relationnelle fondée sur :

- la reconnaissance mutuelle,
- la non-possession,
- la pluralité des perspectives.

Ces principes permettent de repenser les relations au-delà des modèles culturels absolutisés.

F. Transformations culturelles contemporaines

Les sociétés contemporaines connaissent une transformation profonde des normes de genre et des modèles relationnels.

1. Déclin des modèles hiérarchiques

Les modèles traditionnels de domination masculine sont remis en question dans de nombreuses cultures.

2. Pluralisation des identités

Les identités de genre deviennent plus fluides, plus plurielles, moins assignées.

3. Mutation des imaginaires

Les récits culturels évoluent vers :

- la reconnaissance de la diversité,
- la valorisation de la pluralité,
- la critique des normes absolutisées.

La perspective architectonique permet de comprendre ces mutations comme des transformations structurelles des imaginaires.

G. Anthropologie de la non-possession

La non-possession n'est pas seulement un principe éthique : c'est une transformation anthropologique majeure.

1. Déconstruction des logiques de propriété

Dans de nombreuses cultures, la relation amoureuse a été pensée en termes de possession. La non-possession permet de :

- repenser les liens,
- réduire les tensions,
- prévenir la violence.

2. Vers une anthropologie relationnelle

La non-possession ouvre la voie à une anthropologie fondée sur :

- la co-construction,
- la pluralité,
- la reconnaissance.

H. Conclusion : vers une anthropologie architectonique

Les implications anthropologiques de la psycharchitectonique sont considérables. Elles permettent de repenser les normes de genre, les structures symboliques, les récits culturels, les modèles relationnels et les imaginaires collectifs.

La perspective architectonique offre une anthropologie de la **pluralité**, de la **reconnaissance** et de la **non-possession**, permettant de transformer les structures culturelles qui rendent possibles les conflits hommes-femmes.

6. Psychologie architectonique : une synthèse

Résumé

La **psychologie architectonique** propose une refondation de la compréhension du psychisme en l'arrimant à une ontologie explicite et en intégrant les dimensions intrapsychiques, intersubjectives et systémiques. Elle transpose au domaine psychique les principes de la **physique supra-analytique**, qui vise à dépasser la simple description des mécanismes pour accéder aux principes ontologiques du réel. La **supra-analyse** constitue sa méthodologie centrale. L'ensemble débouche sur un **paradigme relationnel architectonique** susceptible de renouveler les pratiques cliniques contemporaines.

1. Une psychologie enracinée dans l'être

La psychologie architectonique répond à la fragmentation des modèles contemporains en proposant une architecture conceptuelle capable d'intégrer les approches psychanalytiques, cognitives, systémiques, neuroscientifiques et phénoménologiques. Elle repose sur un postulat : **le psychisme ne peut être compris indépendamment des principes ontologiques qui structurent le réel.**

Cette perspective s'inspire de la **physique supra-analytique**, qui cherche à dépasser le *comment* et le *combien* pour accéder au *pourquoi*, en réintégrant le sujet dans le monde plutôt que de le considérer comme extérieur à celui-ci. La psychologie architectonique transpose cette ambition au psychisme : elle le conçoit comme une **manière d'habiter le réel**, et non comme un mécanisme isolé.

2. Fondements ontologiques

Quatre principes structurent cette approche :

- **Raison suffisante** : aucun phénomène psychique n'est arbitraire ; chaque symptôme, émotion ou relation possède des conditions d'émergence.
- **Plénitude ontologique** : le psychisme est pluriel, créatif, ouvert ; toute réduction unidimensionnelle est insuffisante.
- **Fragilité des bonnes choses** : les structures psychiques et relationnelles les plus précieuses sont aussi les plus vulnérables.
- **Humilité épistémologique** : aucune théorie ne peut prétendre à l'exhaustivité ; le dialogue et l'incertitude sont constitutifs de la connaissance.

Ces principes forment la base ontologique de la **supra analyse**.

3. Le psychisme comme architecture dynamique

Le psychisme est conçu comme une **architecture vivante** articulée en trois dimensions interdépendantes :

- **intrapsychique** : représentations, affects, schémas internes ;
- **intersubjectif** : relations, régulations mutuelles, attachements ;
- **systémique** : familles, institutions, cultures, environnements.

Toute transformation d'un niveau réorganise les autres : le psychisme est un système dynamique.

4. Le relationnel comme principe organisateur

La psychologie architectonique affirme que le relationnel n'est pas un contexte mais **le cœur du fonctionnement psychique**.

- Le psychisme est **co-construit** par les interactions précoces.
- Les symptômes sont des **réponses relationnelles** visant l'adaptation ou la communication.
- Le changement thérapeutique est **relationnel** : la relation clinique devient un espace de co-construction.

5. Esthétique et éthique architectoniques

Deux dimensions rarement intégrées deviennent centrales :

5.1. L'esthétique architectonique

Elle se déploie en deux formes :

- **collective** : la structure du monde partagé ;
- **individuelle** : la manière singulière d'habiter ce monde.

L'esthétique devient une **voie d'accès au réel** et un indicateur clinique.

5.2. L'éthique intégrée

Parce que le sujet fait partie du réel, l'éthique n'est plus externe à la science : elle devient une **condition de possibilité de la connaissance**. Elle impose une posture non dogmatique, dialogique et responsable.

6. La supra-analyse : une méthode intégrative

La supra-analyse articule les dimensions psychodynamiques, systémiques, cognitives, existentielles et corporelles à travers quatre mouvements :

1. **Observer** les phénomènes dans leurs contextes multiples.
2. **Cartographier** les interactions et résonances.
3. **Interpréter** les architectures psychiques comme systèmes en mouvement.
4. **Transformer** les relations, représentations et régulations.

7. Un paradigme relationnel architectonique

Le psychisme apparaît comme une **architecture relationnelle enracinée dans la structure du réel**. Il est structuré (raison suffisante), complexe (plénitude), vulnérable (fragilité), ouvert et limité (humilité), co-construit (relationnalité) et inscrit dans des systèmes (dimension sociale et culturelle).

Conclusion

La psychologie architectonique propose une compréhension du psychisme : intégrative, relationnelle, ontologiquement fondée, cliniquement opérante et épistémologiquement humble.

Elle constitue une voie prometteuse pour penser la complexité, la fragilité et la richesse du psychisme humain.

Références scientifiques et épistémologiques

- [1] N. Daher, “Dynamics: Intrinsic and Relational Presentation”, *Fundamental Journal of Modern Physics*, Volume 12, Issue 2, 2019, Pages 49-64.
- [2] N. Daher, “Dynamics: From analytical principles to architectural theorems”, *Fundamental Journal of Modern Physics*, Volume 13, Issue 1, 2020, Pages 1-10.
- [3] N. Daher, “Dynamics: From Architectonics to Geometry”, *Fundamental Journal of Modern Physics*, Volume 13, Issue 1, 2020, Pages 35-48.
- [4] N. Daher, “Dynamics: Architectonics in (1+3) dimensions”, *Fundamental Journal of Modern Physics*, Volume 14, Issue 1, 2020, Pages 1-21.
- [5] C.A. Risset : L’appropriation du monde, *Bulletin de l’UDP*, oct. 2022.
- [6] L. Hirsinger, N. Daher, M. Devel and G. Lecoutre “Principle of virtual power (PVP): Application to complex media, extension to gauge and scale invariances, and fundamental aspects. Springer International Publishing AG, part of Springer Nature 2018 H. Altenbach et al (eds.), “*Generalized Models and Non-classical Approaches in Complex Materials 2*”, *Advanced structured Materials* 90, https://doi.org/10.1007/978-3-319-77504-3_2
- [7] C. Comte, « Sur quels principes peut-on édifier une mécanique vraiment rationnelle ? » *Publications mathématiques et informatique de Rennes* (1987-1988) Issue: 2, page 67-105.
- [8] C. Comte, Langevin et la dynamique relativiste. In *Epistémologiques*, V 01.2, 1-2, EDP Sciences, Paris, (2002).
- [9] B.V. Landau and S. Sampanther, “A new derivation of the Lorentz transformation, *American Journal of Physics* 40, 599-602 (1972).
- [10] J.M. Lévy-Leblond and J.P. Provost, Additivity, rapidity, relativity. *Am. J. Phys.* 47(12),1979.
- [11] J.M. Lévy-Leblond, “Speed(s)” *Am. J. Phys.* 48(5), May (1980).
- [12] N. Daher, G.A. Maugin, “Deformable semiconductors with interfaces. Basic continuum equations”, *Int. J. Engng. Sc.* 25 (9), Sept. 1987.
- [13] N. Daher, “On a general non integrable, multiple scale continuum energy formulation”, *Current Topics in Acoustical Research*, 1, pp 159-168, 1994.

8 Articles (en pdf) de Naoum Daher exposés au Séminaire « Epiphymaths »

Taper Séminaire Epiphymaths puis sélectionner les articles selon les dates

- {1} « *Sur le vrai, le beau et le bien en science physique* ». (1^{er} février puis 4 avril 2024)
- {2} « *Sur la rationalité et l’objectivité en physique* » (17 octobre 2024)
- {3} « *Remèdes aux insuffisances de la rationalité analytique* » (17 octobre 2024)
- {4} « *La démarche architectonique leibnizienne appliquée à la dynamique* »(17 octobre 2024)
- {5} « *La Voie Royale de la Dynamique et ses multiples ramifications : L’Architectonique au-delà de l’Analytique* » (6 février 2025)
- {6} « *Physique du mouvement : analogies et métaphores* » (6 février 2025)
- {7} « *Fondements de la physique : Objectivité par trans-subjectivité et intersubjectivité* » (20 et 27 Novembre 2025)

Article plus ancien : Taper Séminaire Epiphymaths, puis cliquer sur publications.

- {8} « *Démarches non réductrices pour les sciences. Thom, Grothendieck, Gödel et Whitehead, héritiers de Leibniz* ».

Table des matières

Architectonique : du Physique au Psychique

Préambule

Première partie

Vers une psychologie architectonique : Théorie, méthode et formes cliniques

- 1. Les limites de la “newtonisation” des sciences humaines : Le cas de la psychologie*
- 2. Supra-analyse et refondation de la psychologie*
- 3. Philosophie sous-jacente à la psycharchitectonique*
- 4. Développement théorique sur la notion de forme en clinique psycharchitectonique.*
- 5. Description méthodologique de la posture du clinicien*
- 6. Deux vignettes cliniques : la forme qui vacille et la forme trop cohérente*

Deuxième partie

Architectonique du Sujet et Supra-Analyse : Conscience, Soi, Troubles et Transformations Relationnelles

- 1. La supra-analyse : éclairage de la conscience et dynamique architectonique du sujet*
- 2. L’architectonique : éclairage de la question du soi*
- 3. Eclairage des troubles du soi (dépression, dissociation, schizophrénie)*
- 4. La supra-analyse et le hard problem de Chalmers (le “problème difficile” de la conscience)*
- 5. Supra-Analyse Psychique ou psycharchitectonique : Fondements Théoriques pour la Réduction des Conflits Hommes-Femmes*
- 6. Psychologie architectonique : une synthèse*